

Je pense, donc je joue

Discours de la méthode, Texte de René Descartes adapté par le Loup Bleu, mise en scène d'Antoine Laprise, au Théâtre de la Bordée, du 22 mars au 16 avril 2005

Satie. Agacerie en tête de bois. Un voyage théâtral dans l'imaginaire du pianiste, Création de Claudia Gendreau, Jean-Philippe Joubert, Valérie Laroche, Patrick Ouellet et Caroline Tanguay, à partir d'une idée originale de Patrick Ouellet, sur des textes, musiques et dessins d'Érik Satie. Mise en scène de Jean-Philippe Joubert, par Les Nuages en pantalon, à la Maison de la Culture et de l'Environnement de Salaberry, du 12 au 30 avril 2005

Jacqueline Bouchard

Jean-Luc Nancy, à bords perdus

Number 204, September–October 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18437ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bouchard, J. (2005). Je pense, donc je joue / *Discours de la méthode*, Texte de René Descartes adapté par le Loup Bleu, mise en scène d'Antoine Laprise, au Théâtre de la Bordée, du 22 mars au 16 avril 2005 / *Satie. Agacerie en tête de bois. Un voyage théâtral dans l'imaginaire du pianiste*, Création de Claudia Gendreau, Jean-Philippe Joubert, Valérie Laroche, Patrick Ouellet et Caroline Tanguay, à partir d'une idée originale de Patrick Ouellet, sur des textes, musiques et dessins d'Érik Satie. Mise en scène de Jean-Philippe Joubert, par Les Nuages en pantalon, à la Maison de la Culture et de l'Environnement de Salaberry, du 12 au 30 avril 2005. *Spirale*, (204), 60–61.

JE PENSE, DONC JE JOUE

DISCOURS DE LA MÉTHODE

Texte de René Descartes adapté par le Loup Bleu, mise en scène d'Antoine Laprise, au Théâtre de la Bordée, du 22 mars au 16 avril 2005.

SATIE. AGACERIE EN TÊTE DE BOIS. UN VOYAGE THÉÂTRAL DANS L'IMAGINAIRE DU PIANISTE

Création de Claudia Gendreau, Jean-Philippe Joubert, Valérie Laroche, Patrick Ouellet et Caroline Tanguay, à partir d'une idée originale de Patrick Ouellet, sur des textes, musiques et dessins d'Érik Satie. Mise en scène de Jean-Philippe Joubert, par Les Nuages en pantalon, à la Maison de la Culture et de l'Environnement de Salaberry, du 12 au 30 avril 2005.

ANIMER sur scène la pensée de Descartes et jouer Satie, tirer les ficelles de l'histoire et s'en faire l'instrument, voilà de quel jeu il s'agit. Commentons par le premier personnage. Pas évident de populariser le *Discours de la méthode*, encore moins d'en faire une pièce de théâtre. On anticipait pourtant un dénouement heureux à la suite du succès de *Candide*, d'après Voltaire, puis de *La Bible*, ce dernier spectacle ayant obtenu le Masque de la Meilleure production Québec en 2001. Fondé en 1994 par Antoine Laprise et Lorraine Côté, le théâtre du Sous-marin jaune demeure fidèle à sa mission de vulgarisation et à son porte-parole, le Loup Bleu, à qui l'on confie le soin de nous présenter ici un autre texte illustre, celui fondateur de la méthode scientifique.

Discours théâtral

C'est par la marionnette que tout arrive, le Loup Bleu, cet animal pas bête du tout, plutôt critique et totalement espiègle. Adaptateur, metteur en scène et manipulateur, Antoine Laprise nous livre un autre divertissement pédagogique permettant d'éclairer nos connaissances et de suggérer des avenues pour les explorer. Assisté à l'adaptation et à la manipulation par Jacques Laroche, Dominique Marier et Guy Daniel Tremblay, il esquisse un portrait vivant et multidimensionnel de Descartes. C'est un tableau brossé à grands traits expressionnistes, un assemblage de *flashes* qui construisent une atmosphère colorée où défilent en rafale des personnages marquants d'une époque, les moments de la vie d'un homme, mathématicien et philosophe, les éléments essentiels de sa pensée et les commentaires du Loup Bleu sur le sujet. Le tout alertement emballé dans l'environnement sonore de Ludovic Bonnier et les éclairages de Christian Fontaine.

Le texte, élaboré à partir de citations tirées de l'œuvre de Descartes, colle de près au

Discours de la méthode. On puise également dans l'œuvre d'auteurs de différentes époques. Il en résulte une vision panoramique de l'histoire de la philosophie et de la pensée occidentale, avec une insistance particulière sur les développements scientifiques du XVII^e siècle. Quant à la construction du spectacle, on ne rate aucune occasion pour y injecter quelques éléments cartésiens, à commencer par la mise en scène, qui s'inspire point par point de la méthode de Descartes. Premièrement, n'acceptant comme vrai que ce qui est clair et indubitable, Laprise (assisté par Isabelle Larivière) ne traite ici que des aspects de son sujet qu'il comprend bien, et qu'il nous fait comprendre à son tour. Deuxièmement, puisqu'il est recommandé de disséquer un problème en petites unités pour mieux l'étudier, il a divisé le spectacle en six parties correspondant aux six parties du *Discours*, puis ajouté une introduction en deux tableaux et une conclusion. Troisièmement, et comme cela se fait habituellement au théâtre, il a commencé par les choses les plus simples. Enfin, il effectue bien plus qu'un bilan puisqu'il révisé constamment son texte et qu'il modifie les répliques au fil des spectacles et des nouvelles informations. Peut-être certaines scènes, présentes lors de cette création 2005 à La Bordée, sont-elles ainsi resserrées ou mieux justifiées. On pense, entre autres, à cette rencontre radiophonique loufoque où l'animatrice se perd dans un dédale de paroles, où le dialogue avec Descartes perd les pédales et le Loup Bleu carrément la tête; ou encore, à l'épisode de la princesse sur le quai où l'on veut annoncer la mort de Descartes : un moment chargé du point de vue scénographique mais un peu long et d'intérêt secondaire. Par ailleurs, sur l'approche structurale très cartésienne de la mise en scène viennent se greffer plusieurs stratégies et dispositifs ingénieux, diversifiés et très concrets, fortement empreints d'humour et piqués en une étonnante courtpointe, qui font de cette pièce une véritable expérience de philosophie appli-

quée : le mur est jaune, le citron est jaune, donc le citron est mûr.

La marionnette, par exemple, est exploitée de façon imaginative et pertinente dans le *Discours de la méthode*. Cet objet inanimé « à qui » on prête une âme oscille par définition et essence entre le physique et le métaphysique. La relation entre la personne manipulatrice et le pantin incarne parfaitement les réflexions de Descartes à propos de l'âme et du corps humains : qui suis-je? Je pense donc je suis. La figurine du philosophe regarde sa main de guignol, reliée par un fil à une main humaine, elle-même attachée à un bras qui appartient à un visage qui parle. Mais, se demande la marionnette Descartes, ce visage prononce-t-il en écho mes paroles, ou est-ce moi qui répète sur-le-champ les paroles de mon manipulateur? Lequel précède l'autre? Lequel manipule l'autre? Peut-on affirmer que cette voix a une vie propre, indépendante, alors que je ne suis qu'une mécanique en mouvement? Où donc loge l'âme dans le corps? Une autre variante sur ce thème est représentée par une scène rigolote où le Loup Bleu disséqué part à la recherche de sa tête.

L'intervention très présente des manipulateurs fait de cette pièce un théâtre d'avatars où chacun peut partager son identité, ou plutôt son âme, celle de la marionnette s'introduisant parfois dans le corps de la personne manipulatrice : on assiste, par exemple, à une débânde où les « comédiens » se poursuivent entre eux, abandonnant inertes Descartes et le Loup Bleu, redevenues dépouilles; ou alors, on bascule d'un théâtre à l'autre lorsqu'un couple de manipulateurs, inspirés par l'étreinte amoureuse des pantins qu'ils animent, succombent eux-mêmes à leur désir mutuel et rejoignent ces derniers sous les couvertures. Cette visibilité des manipulateurs rend paradoxalement plus réelles et vivantes les marionnettes. Du moins est-ce souvent le cas, car cette stratégie scénique a un effet variable sur les spectateurs, qui ne s'y sentent pas tous à l'aise : qui donc faut-il

regarder? Le théâtre ou son double? Encore heureux qu'il n'y ait pas de sous-titres! Quoi qu'il en soit, c'est bien la marque de cette compagnie d'explorer tous les types de marionnettes, et de toutes dimensions : à fil, à gaine, à tiges (ombres chinoises), articulées en carton, auxquelles il faut ajouter divers déguisements allant du masque au costume de mascotte. La conception du petit peuple revient à Claudia Gendreau et Julie Morel, assistées de Marie-France Larivière.

La scénographie de Christian Fontaine (assisté de Jeanne Lapierre) en remet avec ses métaphores visuelles. Cela débute avec un échafaudage de boîtes de cartons peintes à l'image des grands philosophes dont les bouches sont mobiles. L'écroulement de cet empilage marque la fin d'une époque et l'arrivée du tsunami Descartes : les penseurs de la tradition précédente se retrouvent en fond de scène, quelques boîtes utiles demeurant sur place pour constituer le nouveau contexte. C'est la chambre à coucher de Descartes avec ses volets et un écran, ce dernier permettant des projections dont les éléments et le fonctionnement sont aussi ouvertement montrés que les manipulateurs des marionnettes. Une panoplie d'accessoires hétéroclites, populaires ou savants, toujours d'une grande efficacité médiatique, ne cessent de surprendre par son mélange des genres et des époques : ainsi, cet impossible téléphone du XIX^e siècle dont la sonnerie retentit à plusieurs reprises, « *Allô je doute* », et qui permet de situer dans leur contexte les divers interlocuteurs, contemporains célèbres de Descartes, qui appellent.

Le Loup Bleu, enfin, vient saupoudrer de ses allusions ironiques et de ses commentaires critiques aussi bien l'œuvre que la vie personnelle de l'illustre philosophe. On apprend ainsi que ce dernier n'était pas tellement scrupuleux sur les droits d'auteur et peu enclin à la gratitude professionnelle. On prend note de son désir d'être lu par tous, hommes et femmes, sorte de féminisme avant l'heure tempéré par sa piètre performance paternelle. Mais que sont ces pécadilles? Comme le dit malicieusement et un tantinet cyniquement le Loup Bleu, les révélations sur le mauvais caractère et la paresse chronique de cet intellectuel ne nous le rendent-elles pas plus humain?

Satie et parapluies

Autour d'un autre personnage et de son œuvre, quoique dans un registre bien différent, *Satie, agacerie en tête de bois* est un surprenant petit bijou servi avec bonheur par Jean-Philippe Joubert, Caroline Tanguay, Klervi Thienpont et en particulier Patrick Ouellet, l'auteur de cette

idée originale qui interprète de manière très présente et le musicien et ses œuvres. Un événement poétique, surréaliste, bien difficile à décrire avec des mots mais absolument charmant à ressentir. Pas parfait pour autant, bien qu'amélioré depuis sa création au *Carrefour international de théâtre* en 2004; avec quelque raidier dans les déplacements dirait-on... peut-être à cause de la petitesse de la scène? Mais il y a de la beauté dans cette gestuelle et nous voilà happés dans un univers à la fois physique et onirique, humoristique et mélancolique. Un tableau de Magritte, composé et interprété sur des musiques de Satie, avec des extraits de son abondante correspondance, de ses écrits, des critiques de l'époque et une collection de ses aphorismes.



Gabor Szilasi, image de la série *Noir et blanc* sur *Les Impatients*. *Prise 2* (2005). Épreuve à la gélatine argentique, 50,8 x 40,6 cm.

La scénographie de Claudia Gendreau, assistée d'Olivier Normand, déstabilise et séduit immédiatement les spectateurs. Elle a créé, avec quelques accessoires, une atmosphère insolite, aquatique. Des parapluies ouverts sur le sol évoquent ceux que l'on a trouvés en quantité chez Satie après sa mort. Trois chaises sont superposées en équilibre précaire, comme figées dans le temps. Au fond de la scène, un mur blanc coupé en diagonale, moins haut sur la droite. Ne sont-ce pas des partitions, des graffitis? Il y a ces textes, ces dessins... et comme des toiles d'araignée, pareilles à celles découvertes dans la retraite invraisemblablement désordonnée du musicien solitaire. À gauche, un piano droit avec une cascade de partitions jaillissant de son banc, comme la traîne d'une robe blanche. À droite, des bassins et une cruche

sont posés par terre; une goutte d'eau tombe régulièrement dans l'un des contenants. Au centre, un placard par lequel entrent des personnages. On peut y voir une allusion à la chambre qu'habita cet étrange Satie pendant vingt-sept ans, grande comme un mouchoir de poche. Ce vestibule-placard ouvre sur un extérieur indéterminé et plus lumineux. Évoque-t-il le regard de cet original, à la dérochée sur la vie, sur sa vie, sur cette société qui l'a critiqué et dont il s'est marginalisé en cultivant l'extravagance et le mystère? Dans l'embrasure de la porte, on distingue une fascinante et mystérieuse animation, un montage vivant de formes mouvantes. Ce sont bien des formes humaines, nues, pressées les uns contre les autres, mais rendues abstraites grâce au cadrage de la porte qui devient un œil, une lentille fixée sur un détail, pure et sensuelle esthétique de la chair et des lignes. Cette véritable anamorphose est reproduite ailleurs au moyen d'étonnants éclairages. Trois dos en forme de poires se balancent alors au-dessus du piano, semblables à des ondulations. Là et tout au long du spectacle, les lumières de Claudia Gendreau (et Jean-Philippe Joubert) sont absolument magnifiques et ne cessent d'imprégner les scènes, de saturer les atmosphères. Dans ce motif d'aquarelliste, Gendreau parvient pourtant à rendre les clairs-obscurs et les fondus en jouant avec des textures chaudes et riches comme celles de l'huile. Ce talent de coloriste transparait aussi dans ses costumes d'époque où les formes et les couleurs se marient dans une sobre dialectique teintée de poésie.

La mise en scène de Jean-Philippe Joubert (assisté de Claudia Gendreau et Olivier Normand) se développe selon une structure plus éclatée et poétique que narrative. Comme des états d'âme... telle une musique de Satie? Tout cela est finement et subtilement mené, à travers l'humour et les « agaceries » que Satie savait si bien manier. On fait ample usage de parapluies : parapluies-méduses, parapluies-individus, bataille de parapluies. Il y a bien sûr toutes les allusions à la personnalité excentrique de Satie, à ses emportements, à ses périodes obscures évoquées par le démantèlement du piano; à des éléments plus singuliers encore, comme son statut de mage et d'unique disciple de sa propre religion, ou ses excommunications lancées à tout vent. Génial créateur que Satie, ou talent surestimé? Prétentieux falot, ou précurseur de la musique actuelle? Le débat ne semble pas clos mais on ne peut douter du respect fervent que lui porte la troupe des Nuages en pantalon, sentiment qu'ils nous font indéniablement partager.

Jacqueline Bouchard